

## Response to Andrew Sancton's review of *Big Moves: Global Agendas, Local Aspirations, and Urban Mobility in Canada*

Anthony Perl<sup>1</sup>, Matt Hern<sup>2</sup> and Jeffrey Kenworthy<sup>3</sup>

<sup>1</sup>Simon Fraser University ([aperl@sfu.ca](mailto:aperl@sfu.ca)), <sup>2</sup>Solid State Community Industries ([matt@matthern.ca](mailto:matt@matthern.ca)) and <sup>3</sup>Curtin University of Technology and Frankfurt University of Applied Sciences ([j.kenworthy@curtin.edu.au](mailto:j.kenworthy@curtin.edu.au))

It may seem odd initially, but we are reassured that Professor Sancton's review of our book (Sancton, 2020) displays such ambivalence about its analysis and the ways that we have expressed our findings. For as we have sought to demonstrate in this volume, there is considerable equivocation related to the construction, financing and management of major mobility infrastructure in Montreal, Toronto and Vancouver.

We suggest that mix of bouquets and brickbats that have been thrown at our work add to the evidence confirming Canada's equivocal reaction to the city building conflicts that we have analyzed. And as is common during conflicts, unfamiliar and unexpected behaviour triggers the attack instinct. Our focus on global flows of people, money and ideas and how these confront locally rooted ideas and identities might seem like looking through the wrong end of a telescope for someone skilled in identifying how advocacy coalitions pull and push on formal institutions. Unaccustomed language can trigger an adverse intellectual reaction. But like the proverbial box of chocolates invoked by Forrest Gump, our conceptual diversity offers something palatable for many readers.

We appreciate being recognized for assembling the evidence on what it has taken to build the expressways and rapid transit infrastructure in Montreal, Toronto and Vancouver. Understanding when, where and how these investments were organized is a challenge that no one had previously attempted to puzzle through, after almost a century of such efforts. Additionally, although casually dismissed in the review as "swamp (ing) the reader with data" and with inconclusive results, no other publication has comprehensively laid out, with hard data, where and to what extent Canadian cities are different or similar to each other and to other cities around the world (see Table 3.2 containing 27 variables with clear conclusions about the particularities of Canadian urbanism). These data require more than just a political analysis to elicit a thorough understanding of Canada's urban outcomes. We would thus encourage readers to join us in a broader consideration of what went into building Canada's major urban mobility infrastructure and what it can reveal about how our cities function and what they might share in common, even amid their diversity of infrastructure development.

Politics turns out to be necessary, but not sufficient, in explaining the juxtaposition of metros and expressways in Montreal, Toronto and Vancouver. And the places that have influenced those outcomes extend well beyond the political boundaries of the city and its suburbs. For example, Montreal and Vancouver have both been reshaped by decisions made in Lausanne, Switzerland, home of the International Olympic Committee.

We have aspired to show why the unusual diversity of major mobility infrastructure across Montreal, Toronto and Vancouver can only be explained by the interplay of global forces and community values at specific decision points for these lumpy, and transformative, investments. Our analysis takes the reader well beyond urban politics to reveal the contours of both a pan-Canadian urban ambivalence and an equivocation in policy making that characterized the twentieth century major mobility development in each of the cities that we examined.

## Reference

Sancton, Andrew. 2020. Review of *Big Moves: Global Agendas, Local Aspirations, and Urban Mobility in Canada*, by Anthony Perl, Matt Hern, and Jeffrey Kenworthy. *Canadian Journal of Political Science*. Advance online publication. <https://doi.org/10.1017/S0008423920001171>.

## L'Église et la politique québécoise, de Taschereau à Duplessis

Alexandre Dumas, Montréal & Kingston : McGill-Queen's University Press, 2019, pp. 352

Alexandre Turgeon, Université de Montréal ([alexandre.turgeon.2@umontreal.ca](mailto:alexandre.turgeon.2@umontreal.ca))

« Les évêques mangeant dans ma main! » La formule est bien connue. Cette phrase, lancée par un Maurice Duplessis que l'on devine goguenard, à l'attention d'un public conquis d'avance, a tout pour plaire. Elle place le chef de l'Union nationale au centre de la scène; à ses pieds se trouvent les évêques, inclinés s'ils ne sont à genoux, bien loin d'imposer le respect que leur état ecclésiastique commande d'habitude. En fait, cette phrase renvoie au mythe de la Grande Noirceur duplessiste, lequel demeure, de nos jours encore, bien présent dans l'imaginaire collectif des Québécois.

Dans cet ouvrage, tiré d'une thèse de doctorat défendue à l'Université McGill en 2016, l'historien Alexandre Dumas s'emploie à déconstruire ce mythe. Du moins, apporte-t-il sa contribution à cet ouvrage en cours depuis quelques décennies déjà. Sur dix chapitres quelque peu inégaux, lesquels suivent une trame chronologique, il étudie de plus près les relations entre l'Église et la politique québécoise, de Louis-Alexandre Taschereau à Maurice Duplessis, soit de 1930 à 1960 grosso modo, après un bref chapitre où il présente l'état de ces relations jusqu'en 1930. Sans surprise, les campagnes électorales retiennent l'attention de l'auteur, tout particulièrement celles de 1935, 1936 et 1956, ainsi que la participation des prêtres à celles-ci. À cet effet, c'est en 1935 que les prêtres sont les plus nombreux à prendre parti, pour reprendre le titre du troisième chapitre.

Au fil de ce récit où il s'arrête plus longuement sur les années 1930 – il y consacre d'ailleurs six chapitres –, Dumas montre que l'Union nationale n'était pas du tout le parti ultramontain, marchant main dans la main avec les évêques qu'une certaine mémoire du Québec d'avant la Révolution tranquille en fait, et que ceux-ci tiraient même plus souvent leur épingle du jeu avec le Parti libéral. Comme quoi, il faut se méfier de cette vision dichotomique du passé québécois d'avant 1960, aussi séduisante puisse-t-elle être.

Ainsi, pour ne donner que quelques exemples, alors que les libéraux sous Louis-Alexandre Taschereau n'hésitent pas à consulter les autorités religieuses sur la question des finances des fabriques, les unionistes sous Maurice Duplessis ne s'embarrassent guère de ces convenances et placent plutôt celles-ci devant le fait accompli lorsque vient le temps de régler le cas du financement de l'Université de Montréal. Enfin, si l'Union nationale peut compter sur un certain nombre de partisans irréductibles au sein de l'Église, notamment l'indomptable curé Édouard-Valmore Lavergne, lui qui se démarque à maintes occasions tout au long de l'ouvrage par son engagement politique tout autant que par son indiscipline, Dumas montre bien qu'elle est loin de former un bloc uni derrière le parti de Maurice Duplessis. En fait, c'est dans l'Action libérale nationale qu'elle semble fonder le plus d'espoirs le temps d'une élection, en 1935.

Source par excellence des historiens, la correspondance a occupé une place de choix dans le travail en archives de Dumas, soit la correspondance des responsables politiques d'une part, bien connue des historiens, ainsi que celle des évêchés d'autre part, bien moins connue